Document generated on 07/12/2025 3:45 a.m.

esse arts + opinions

Ce que disent les plantes
What Plants Tell Us

Sylvette Babin

Number 99, Spring 2020

Plantes
Plants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/93182ac

See table of contents

Publisher(s)

Les éditions Esse

ISSN

0831-859X (print)
1929-3577 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Babin, S. (2020). Ce que disent les plantes / What Plants Tell Us. *esse arts + opinions*, (99), 6–7.

Tous droits réservés © Sylvette Babin, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ce que disent les plantes

What Plants Tell Us

Sylvette Babin

Nous changeons grâce à des collaborations à la fois intra et interspécifiques. Ce qui importe pour la vie sur Terre se manifeste dans ces transformations, et non dans les arbres de décision d'individus autosuffisants.

We change through our collaborations both within and across species. The important stuff for life on earth happens in those transformations, not in the decision trees of self-contained individuals.

– Anna Lowenhaupt Tsing

L'amour des plantes est certainement à l'origine de ce numéro, de même que le désir d'en verdir les pages d'œuvres luxuriantes. Malgré une tendance au *rewilding*, un engouement dont témoigne le foisonnement des plantes d'intérieur sur les réseaux sociaux, cet amour n'a rien de très nouveau dans la vie des gens, ni même dans le champ particulier de l'art où la flore a toujours été un modèle privilégié. Ce qui semble changer toutefois, c'est le regard que nous portons sur le végétal, regard qui aspire à se délester des œillères anthropocentriques adoptées depuis des siècles. À mesure que les recherches scientifiques démystifient l'univers complexe des végétaux, nous nous ouvrons peu à peu à leur sensibilité, à leur intelligence et à leur agentivité. En d'autres termes, l'humanité ose doucement faire passer le statut des plantes d'objet utilitaire ou décoratif à celui d'être vivant à part entière.

Notre dossier fait appel plus que jamais à l'interdisciplinarité, en puisant ses références dans les domaines de la science, de l'anthropologie ou de la botanique. Si la recherche artistique n'est pas délaissée pour autant – la diversité des œuvres en fait foi –, les plantes attirent notre attention vers leur composition chimique, leur histoire évolutive ou leur mode d'adaptation. Inévitablement, les préoccupations environnementales et l'impact de l'intervention humaine sur la biodiversité végétale occupent une place importante dans les sujets abordés. Quant aux œuvres, sans être moralisatrices, elles suggèrent différentes façons d'entrer en communication avec la nature, en observant d'un peu plus près le comportement non individualiste des plantes. D'ailleurs, puisque le travail du vivant implique une grande part d'imprévisibilité et d'impermanence, l'occasion est belle de poser la question de l'autorat, et de réintroduire l'idée de la collaboration chère aux nouvelles approches de l'art.

En ouverture, nous proposons un retour sur la notion d'écosophie telle que l'a développée il y a 30 ans Félix Guattari, notion qui réunit les trois formes d'écologie que sont l'environnement, les rapports sociaux et la subjectivité. L'écosophie invite à une appréhension globale du monde et introduit la relation d'interdépendance, qui apparait de façon récurrente dans plusieurs articles du dossier. Ce lien de réciprocité entre les espèces, ainsi qu'entre tous les écosystèmes, s'oppose à l'individualisme et à l'idée reçue de l'absolue supériorité de l'être humain. On prendra soin, à cet égard, de rappeler que cette compréhension d'un monde interrelié est intrinsèque à la pensée et au mode de vie traditionnel des peuples autochtones. Enfin, repenser nos interactions avec les plantes, en les considérant comme des êtres sensibles, ouvre également la voie à des idées plus radicales, notamment celle d'une éthique du consentement, qui pourrait être convoquée lorsque nous recourons au végétal dans la production agricole, les monocultures, le commerce horticole ou même dans l'art.

Le monde végétal est donc observé à travers des œuvres qui s'intéressent, par exemple, au rôle nutritionnel et curatif des plantes, à leur migration durant les périodes de colonisation, aux effets des conflits sur l'agriculture et la végétation, ou encore au comportement des plantes génétiquement modifiées ou contaminées par l'industrie chimique et nucléaire. Ainsi le plantain, l'arabette de Thalius, le rosier de Damas, la pivoine, le karité, le maïs et la pomme de terre sont parmi les spécimens sélectionnés par les artistes pour faire état des nombreux bouleversements qu'ont eu à subir des communautés d'humains et de végétaux pour

satisfaire les désirs d'expansion territoriale, politique et économique d'une poignée d'individus en quête de pouvoir. Généralement invitées pour ce qu'elles sont, mais aussi pour leur sens métaphorique, les racines, tiges, fleurs, fruits et feuillages qui apparaissent dans ces pages évoquent parfois l'exploitation et la domination humaine, ou encore l'effondrement des écosystèmes – mais parfois aussi, de façon plus optimiste, la résistance, la solidarité, la collaboration et l'espoir d'un renouveau.

Au moment de publier ce numéro, l'humanité fait face à une pandémie sans précédent qui nous amènera nécessairement à repenser notre manière d'habiter le monde, en cette ère de l'anthropocène ou, plus précisément, du capitalocène[1]. Déjà nous voyons poindre des mouvements collectifs de collaboration et des remises en question, nombreuses, du système capitaliste. Reconsidèrerons-nous aussi notre manière d'exploiter le vivant ? Dans son livre *La vie des plantes*, Emanuele Coccia écrivait : « Le monde est avant tout ce que les plantes ont su en faire[2]. » Le temps est peut-être venu d'écouter plus attentivement ce qu'elles ont à nous dire. ●

1 — « La date la plus marquante pour souligner le début de l'Anthropocène n'est pas celle de l'apparition de notre espèce, mais bien plutôt celle de l'avènement du capitalisme moderne qui a ordonné, à longue distance, la destruction de paysages et d'écologies. » Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2017, p. 54.

2 — Emanuele Coccia, *La vie des plantes*, Paris, Payot (Bibliothèque Rivages), 2017, p. 36.

At the root of this issue is a love of plants, most certainly, but also a desire to green its pages with lush works. Despite the rewilding trend, as demonstrated by the abundance of houseplants on social media, this love is not new in people's lives or even, more specifically, in the field of art where flora has always had a prominent role. What seems to have changed, however, is how we look at plant life, a gaze that aspires to shirk the anthropocentric blinders it has had for centuries. As science demystifies the complex universe of plants, we become more open to their sensitivity, intelligence, and agency. In other words, humanity is slowly daring to change the status of plants from utilitarian or decorative objects to fully-fledged living things.

Our issue appeals to interdisciplinarity more than ever before, taking its references from the fields of science, anthropology, and botany. Although artistic research is not abandoned—as evidenced by the diversity of works—plants draw our attention to their chemical composition, evolutionary history, and modes of adapting. Inevitably, environmental concerns and the impact of human intervention on plant biodiversity have a significant presence in the topics covered. As for the artworks, by closely observing the non-individualistic behaviour of plants, they propose, without moralizing, various ways of communicating with nature. Furthermore, since working with something alive is highly unpredictable and impermanent, they raise the issue of authorship and reintroduce the idea of collaboration, so important to new approaches to art.

The issue begins with a reconsideration of ecosophy, a notion developed by Félix Guattari thirty years ago that groups together three forms of ecology—environment, social relations, and subjectivity. Ecosophy calls for a global understanding of the world and introduces the relationship of interdependence, which comes up in several articles in the issue. The reciprocal relationship between species, as well as between ecosystems, stands in contrast to individualism and the general belief in the absolute superiority of human beings. In this regard, it is important to remember that the understanding of an interconnected world is intrinsic to the thinking and traditional way of life of Indigenous people. Lastly, reconsidering our interactions with plants, by thinking of them as sensory beings, also opens the way to more radical ideas, particularly an ethics of consent, which could be invoked when using plants in agricultural production, monocultures, horticultural trade, and even art.

The plant world is considered through works that focus on the nutritional and healing role of plants, on their migration during periods of colonization, on the impact of conflicts on agriculture and vegetation, and on the behaviour of plants that are genetically modified or contaminated by chemical and nuclear industries, among other issues. Thus the plantain, Thale cress, Damask rose, peony, shea tree, corn, and potato are among the species artists have selected to reflect on the many upheavals that human and plant communities have suffered so that the desire for territorial, political, and economic expansion of a handful of individuals seeking power could be satisfied. Generally solicited for what they are, but also for their metaphorical meanings, the stalks, roots, flowers, fruit, and leaves that appear in these pages sometimes evoke human exploitation, domination, and the collapse of ecosystems, but also, more optimistically, resistance, solidarity, collaboration, and hope for renewal.

At the time of publication, humanity is facing an unprecedented pandemic that will necessarily make us rethink the way we live in the world, in this era of the Anthropocene or, more accurately, the Capitalocene.[1] We are already beginning to see some collective collaborative movements and much calling into question of the capitalist system. Will we also reconsider how we exploit all living things? In his book *The Life of Plants*, Emanuele Coccia writes: "The world is, above all, everything the plants could make of it."[2] Perhaps the time has come to listen more closely to what they have to tell us.

Translated from the French by **Oana Avasilichioaei**

1 — "The most convincing Anthropocene time line begins not with our species but rather with the advent of modern capitalism, which has directed long-distance destruction of landscapes and ecologies." Anna Lowenhaupt Tsing, *The Mushroom at the End of the World: On the Possibility of Life in Capitalist Ruins* (Princeton: Princeton University Press, 2015), 19.

2 — Emanuele Coccia, *The Life of Plants: A Metaphysics of Mixture*, trans. Dylan J. Montanari (Cambridge: Polity Press, 2019), 21.